Document generated on 07/13/2025 2:11 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

À l'ombre

Marie-Ève Sévigny

Number 101, Spring 2010

Anthologie : les meilleures d'*XYZ* depuis un quart de siècle

URI: https://id.erudit.org/iderudit/61210ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Sévigny, M.-È. (2010). À l'ombre. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (101), 77–82.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2010

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

À l'ombre

Marie-Ève Sévigny

Son premier souvenir effroyable remonte à ses huit ans, quand sa mère a noyé le Tigré.

C'est dimanche, puisqu'ils rentrent de chez grand-mère. Un de ces jours d'avril indécis où le soleil et la pluie bataillent autour du lac Saint-Pierre pour décider du printemps ou de l'hiver.

Les portières de la Chevrolet finissent de claquer, et aussitôt, cela leur lacère les oreilles : une plainte rauque, si dénaturée par la douleur qu'elle n'en est presque plus reconnaissable.

En se poursuivant, les chatons ont déséquilibré une des planches de l'appentis qui s'est écrasée sur l'un d'eux, lui a sectionné la colonne vertébrale. Paralysée, la pauvre bête appelle la mort : des miaulements si épuisés de souffrir que leur stridence, en s'éraflant aux râlements sourds des poumons, prend une texture abominable, presque surnaturelle.

La mère entre d'abord. Puis le père. Mais quand les autres chatons leur passent entre les jambes pour s'éparpiller dans la cour, celui-ci se retourne vers les deux enfants pour leur crier de courir eux aussi, de les rattraper, de ne pas rester là.

Son petit frère se précipite. Elle, elle reste cramponnée à son barreau de galerie, pétrifiée par les cris du chaton — par la folie de la Grise, la chatte, qui se lance sur tous les murs.

— Il faut faire quelque chose ! lâche le père en détournant les yeux.

C'est un fermier, trappeur à ses heures. D'habitude, quand il s'agit de ses vaches malades, de ses lièvres ou de ses chevreuils, il sait faire avec la mort : un coup de fusil bien placé et c'est fini. Mais voir souffrir une bête… Trop de pensées s'emmêlent alors dans sa tête et cela devient insupportable. Aussi la mère n'est-elle pas surprise de voir son homme la planter là pour prêter main-forte au petit frère avec les chatons de l'arrière-cour.

— Va les rejoindre, ordonne-t-elle d'une voix blanche à sa fille en saisissant le porte-poussière.

Mais celle-ci n'arrive pas à obéir, dans l'intuition vibrante que l'état du minet est irrécupérable, et que la mère s'apprête donc à commettre un acte terrible, sans nom pour une enfant de huit ans.

La torture du chaton roule dans le porte-poussière. La Grise s'immobilise d'un coup. Pas un seul mouvement de protestation ne l'anime quand la mère emporte les miaulements à la salle de bain, même si ceux-ci n'en finissent plus d'amplifier leur violence, animés par l'instinct aveuglant des ultimes secondes.

Étrange cortège, quand elle y repense : la mère, la fille et la chatte suivant, dans une muette détermination, le cadavre déjà raidi qui leur grafigne le cœur de son agonie.

Au fond des cabinets, la cuvette brille, solennelle comme un verdict de Cour criminelle. La porte leur claque au nez, la fillette prend la chatte dans ses bras, il y a un gros plouf ! dans les toilettes.

Et puis le silence.

La mère reste longtemps enfermée, si longtemps que la fillette court chercher son père. Quand ils reviennent sur les lieux, la Grise est toujours là, toute droite, le nez levé vers la porte, comme si elle pouvait voir au travers.

En sortant, la mère tend un sac vert au père :

— Tiens ! À ton tour de t'en occuper !

Et elle se penche vers la Grise, l'emporte jusqu'à sa chambre.

Elles y resteront claustrées jusqu'à la fin de la soirée. Le père sort jeter le sac à la poubelle. Ses deux enfants restent seuls dans la salle de bain, les yeux rivés au porte-poussière.

Le père se chargera du souper. Pour la fillette, dorénavant, l'omelette aux champignons aura toujours l'arrière-goût du meurtre.

* * *

« Il faut l'enterrer », déclare Michou le lendemain.

De deux ans son aîné, le petit voisin en sait long sur la vie. Après tout, c'est lui qui lui a montré la différence entre

les garçons et les filles. Depuis, ils se l'expliquent souvent dans les herbes hautes, en bordure du fleuve.

Oui, Michou en sait long sur la vie — sur la mort aussi.

Il avait à peine cinq ans quand son père a tué les chiots de Kimy. La chienne avait donné naissance à une portée trop nombreuse pour pouvoir toute la nourrir, aussi M. Thériault avait-il mis les cinq plus faibles dans une poche de jute, qu'il était allé fracasser contre le mur arrière de sa grange. Un homme violent, Thériault. Michou était un as de la course, mais sa mère, presque obèse, n'avait pas cette chance. Le soir, après la vaisselle, il n'était pas rare qu'on l'entendît hurler.

C'était il y a longtemps, la fillette s'en souvient à peine tant elle était petite. Un soir, les voitures de police avaient fait clignoter le troisième rang. Thériault avait disparu dans la nature.

« Il faut l'enterrer, si tu veux t'en souvenir », insiste Michou en tirant le sac de la poubelle.

Et il lui prend la main.

D'habitude, elle n'aime pas ce geste, surtout quand il vient de la mère. Ce n'est pas une question de laideur, non, elles sont belles, les mains de la mère. Mais elles sont souvent froides et mouillées, elles sentent l'eau de vaisselle ou les poissons qu'elles viennent d'ouvrir. Il n'y a que le dimanche que leurs caresses soient tolérables, le jour des dîners chez grand-mère. Alors, la mère peut garder ses bagues, puisque ce jour-là ses mains ne dégraisseront pas de poulet, ne ficelleront pas d'agneau.

Mais il y a le chaton, la cuvette des toilettes… Elle se demande si la mère a gardé ses bagues.

La main de Michou est chaude autour de la sienne tandis qu'il l'entraîne vers le vieil orme. C'est le seul arbre du rang, qui règne en seigneur sur les battures du lac Saint-Pierre. Déjà haut quand grand-mère était enfant — c'est dire combien de brasses sont nécessaires pour en faire le tour. Si haut, en fait, qu'on dirait le bras d'un dieu étendu sous les champs, la tête contre la butte des Ferland et les orteils dans le fleuve, qui allongerait sa longue main bleue vers le ciel pour se décrocher le soleil comme une pomme à croquer. « Le bras du

Grand Manitou », dit Michou. Les dieux ne meurent pas, c'est bien connu. Quant aux arbres, va savoir. Il n'est pas rare de voir une repousse faire saillie. C'est dire l'éternité des racines.

« S'il veut monter au ciel, ton chat n'aura qu'à escalader le Grand Manitou… »

Michou met un certain temps à choisir l'endroit ; il opte finalement pour une petite portion plus tendre que les autres, une pointe d'herbe entre deux racines. Sa pelle éventre la pelouse, ses mains fouillent la terre noire, avec volupté mais sans surprise.

Le calme sourire de Michou intrigue la fillette. Elle voudrait demander : « Tu l'as déjà fait ? » mais, sans trop savoir pourquoi, elle se tait, se contentant de regarder les mains de Michou nettoyer l'humus des cailloux pour faire un lit confortable au Tigré. Ses doigts dénouent le sac à ordures. Le petit corps est raide, disloqué, vaguement ridicule. Les paupières closes, le chaton grimace comme s'il allait mordre. D'un geste soudain, Michou fait comme si le macchabée s'attaquait à la fillette. Elle pousse un cri. Le fou rire les prend. Ils rigolent un bon coup.

Puis, les mains de Michou posent le cadavre au fond du trou, retournent la terre. Le carré de tourbe est reposé à sa place, presque hermétiquement, ni vu ni connu.

— On l'arrose ? fait-elle, les épaules frémissantes d'hilarité.

Michou délibère, elle jurerait qu'il va se moquer de son « idée de fille », mais il se ravise. Car cela lui donne une idée à lui en faire briller le coin des yeux.

— Pourquoi pas ? C'est un enterrement. Allez, mets-toi à pleurer, je vais te consoler.

Surprise, elle hésite. Mais elle sait comment faire : suffit de plisser les yeux en rendant son regard fixe, presque douloureux. Les larmes viennent toutes seules. Elles sont même abondantes, car c'est quand même la fois de l'omelette aux champignons. Elle pleure, les yeux fixés sur le petit carré de terre, elle pense au Tigré, à la Grise, à sa mère, au porte-poussière. Alors, les mains salies de Michou se posent sur ses épaules, elles lui

font de grosses caresses dans le dos, c'est si bon qu'elle pleure encore plus, son nez dégouline dans le t-shirt de Michou. Il l'allonge dans l'herbe entre les grosses racines noueuses, la garde dans ses bras, la berce un long, long moment…

Et il lui explique de nouveau la différence entre les garçons et les filles.

Ils recommencent à rigoler, sous les frémissements discrets du vieil orme qui se tait et les regarde tout doucement s'endormir.

Bientôt, cela deviendra leur jeu, leur cérémonial secret. Dans le sous-bois derrière chez lui, Michou deviendra le prédateur insatiable de tout ce qui bouge, fauvette, mulot, marmotte, renard, corneille — tout ce qui serait susceptible de nourrir son Grand Manitou. La sacoche rebondie et la pelle sur l'épaule, il viendra la prendre chez elle et, sa main sale autour de la sienne, l'entraînera à travers les champs jusqu'au vieil orme, pour creuser entre les racines, y déposer la mémoire, pleurer, se consoler et sommeiller l'un contre l'autre sur ces repos éternels. Et parfois, dans leurs rêves, ils éprouveront un tel sentiment de puissance à savoir contrôler ainsi l'existence qu'ils iront jusqu'à remettre en cause l'autorité du grand sachem qui veille sur eux avec tant de bienveillance.

* * *

Celui-ci en aurait-il pris ombrage ? Toujours est-il qu'un matin de mai…

Au terme d'une bonne dizaine de pluies printanières, le fleuve sort de son lit, inondant la vallée du lac Saint-Pierre jusqu'à la butte à Ferland — au point que certaines maisons du troisième rang devront être évacuées. Vu sa taille imposante, le vieil orme en aura à peine à la cheville… Mais les grands vents d'équinoxe souffleront si fort les outardes vers le nord que le Grand Manitou se laissera emporter lui aussi par l'exotisme. Il couchera tout doucement son grand bras bleu sur le champ… Et l'abandonnera derrière lui pour partir à l'aventure.

Quelques jours plus tard, quand le fleuve regagnera son lit, les fermiers retourneront chez eux, non sans la vague impression que quelque chose de leur décor a changé, sans toutefois pouvoir le préciser.

Il faudra deux enfants pour le remarquer :

— Venez voir ! L'orme est tombé !

Tout le village accourra. Même le curé se déplacera pour le bénir. Toute une communauté ameutée, faisant cercle autour de son arbre, de ses racines impudiquement dressées vers le ciel. Dont la jupe de terre noire sera fleurie de petits squelettes blancs. Chaton, fauvette, mulot, marmotte, renard, corneille… Ainsi que celui, beaucoup plus grand de…

Les mains humides des mères se plaqueront sur les yeux des enfants.

Les voitures de police reviendront clignoter au village.

* * *

L'assassin de Thériault ne sera jamais identifié.

À cet endroit, le littoral du fleuve appartenant au gouvernement, on imagine bien que le propriétaire du terrain ne sera pas inquiété.

Les petits ossements retourneront dans leur trou ; il faudra beaucoup de glaise supplémentaire pour compenser l'envergure des racines, et cinq épinettes pour remplir le trou laissé par l'ancêtre.

Le vieil orme sera dépecé et son bois directement envoyé au moulin à scie, pour le gymnase de l'école. En septembre, des centaines d'espadrilles blanches feront couiner ses planches blondes.

Aussi bien dire qu'il ne se reposera pas beaucoup. Comme les autres dieux, qui ne trépassent jamais.

C'est bien connu.

Parue dans le numéro 89, printemps 2007,
dans une version légèrement différente.